

Justyna Zych

**L'influence de la psychanalyse
sur la critique littéraire en France
(1914-1939)**



**L'influence de la psychanalyse
sur la critique littéraire en France
(1914-1939)**



Justyna Zych

**L'influence de la psychanalyse
sur la critique littéraire en France
(1914-1939)**



Uniwersytet Warszawski
Instytut Romantyczny



Warszawa 2014

Rapporteurs
Czesław Grzesiak
Zbigniew Naliwajek

Responsable éditoriale
Maria Szewczyk

Maquette
Zbigniew Karaszewski

Index
Krzysztof Janowski

Composition
Logoscript

Ouvrage publié avec le concours de l'Institut d'Études Romanes de l'Université de Varsovie

© Copyright by Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego, Warszawa 2014

ISBN 978-83-235-1788-7 (druk)
ISBN 978-83-235-1605-7 (e-pub)

978-83-235-1796-2 (pdf online)
978-83-235-1613-2 (mobi)

Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego 00-497 Warszawa, ul. Nowy Świat 4
[http:// www.wuw.pl](http://www.wuw.pl); e-mail: wuw@uw.edu.pl
Księgarnia internetowa: <http://www.wuw.pl/ksiegarnia>

Édition 1

Table des matières

Avant-propos	7
Introduction	8
CHAPITRE I – Premières infiltrations de la théorie freudienne dans la critique littéraire	15
Introduction	15
1. Entre le premier aperçu et la mise en valeur des grandes thèses de la psychanalyse ..	16
2. Les enjeux de la bataille en 1924	34
Conclusion	53
CHAPITRE II – Traduire la vie intérieure du créateur	55
Introduction	55
1. Questions de méthode (I) : rendre consciente l'activité inconsciente de l'esprit ..	56
2. Questions de méthode (II) : voir dans la théorie de Freud un outil interprétatif innovateur	74
Conclusion	92
CHAPITRE III – Le Triomphe de la psychobiographie	93
Introduction	93
1. Le symbole littéraire interprété par la biographie	94
2. L'œuvre comme document de maladie	120

3. L'impact de la biographie de l'écrivain sur son œuvre	141
Conclusion	165
CHAPITRE IV – L'Âge de la maturité : la psychanalyse en tant que paradigme	167
Introduction	167
1. L'Inconscient comme critère de description de l'univers imaginaire	168
2. Canonisation du rêve et de l'inconscient	185
3. Le grand moment	202
Conclusion	223
Conclusion	225
Bibliographie	228
Streszczenie	236
Summary	238
Index	240

Avant-propos

Ce livre est une thèse de doctorat, soutenue à l'Université de Varsovie en 2014. J'aimerais remercier mon directeur de thèse, M. Henryk Chudak, pour sa disponibilité et ses conseils tout au long de la réalisation de ce projet, ainsi que mes rapporteurs, M. Czesław Grzesiak de l'Université Maria Skłodowska-Curie à Lublin et M. Zbigniew Naliwajek de l'Université de Varsovie, pour leurs remarques précieuses.

Je tiens également à remercier la Direction de l'Institut d'Études Romanes de l'Université de Varsovie qui a assuré le financement de la publication de ce livre.

Introduction

Dans les premières décennies du XX^e siècle, la critique littéraire en France présente un paysage en pleine mutation. Longtemps monopolisée par la méthode de l'histoire littéraire codifiée par Gustave Lanson, synonyme d'investigation philologique rigoureuse aux ambitions positivistes, la critique se trouve désormais à un carrefour méthodologique dans la mesure où des courants philosophiques et scientifiques nouveaux – le bergsonisme, la psychanalyse, le marxisme – , marquant de leur empreinte les sciences humaines, influencent également la réflexion sur la littérature, en lui ouvrant des horizons nouveaux. Toutes ces tendances intellectuelles ont renouvelé et enrichi la critique littéraire. La philosophie de Bergson a inspiré la réflexion critique féconde d'Albert Thibaudet, fondée sur les notions de durée et d'élan vital, tandis que l'approche marxiste a suscité des études novatrices sur les grands écrivains, entre autres sur Zola et Balzac, mettant en évidence les enjeux économiques et sociaux de leurs œuvres. Il convient d'ajouter à ces approches nouvelles celle de la psychanalyse. La théorie freudienne a apporté une vision complètement nouvelle de l'homme et de la création artistique, fondée sur la découverte du rôle déterminant que l'inconscient joue dans la vie humaine¹. Freud lui-même comparait la portée de sa découverte capitale à celle des révolutions copernicienne et darwinienne. Le savant viennois a vite remarqué que sa doctrine offrait des méthodes et des concepts enrichissants à plusieurs disciplines scientifiques, sans limiter son potentiel théorique et méthodologique à la psychologie et à la médecine. Selon Freud, les sciences

¹ La théorie de Freud est présentée dans de très nombreux livres. Pour en avoir un aperçu, le lecteur pourra se référer, entre autres, à l'ouvrage de Jean Le Galliot, *Psychanalyse et langages littéraires. Théorie et pratique* (Paris, Nathan, 1977) ou au livre de Max Milner, *Freud et l'interprétation de la littérature* (Paris, C.D.U. et SEDES réunis, 1980). En ce qui concerne les définitions des termes psychanalytiques, *Vocabulaire de la psychanalyse* de Jean Laplanche et J.-B. Pontalis (Paris, PUF, 1967) est un ouvrage de référence.

humaines pourraient adopter sa théorie, en l'appliquant à l'analyse des mythes, des contes, du folklore, de l'art, des coutumes des peuples dits primitifs etc., qui constituent tous – pour reprendre l'expression de Sarah Kofman – les « dialectes de l'inconscient »².

Parmi les nombreux domaines que Freud a étudiés, en établissant l'universalité de sa théorie, la littérature occupe une place toute particulière. L'auteur de *Die Traumdeutung* (1900) a reconnu lui-même que son seul mérite consiste à avoir défini et codifié ce que les poètes géniaux avaient pressenti des siècles auparavant. En effet, les intuitions perspicaces des profondeurs insondables du psychisme humain, contenues dans les œuvres littéraires, n'ont pas échappé à l'attention du neurologue à l'affût de toute manifestation de l'inconscient. Lecteur passionné, Freud possédait une culture littéraire remarquable avec une prédilection prononcée pour les classiques, à commencer par les auteurs de la Grèce antique jusqu'aux romantiques allemands, en passant par l'époque élisabéthaine. La lecture a incontestablement nourri sa pensée : il suffit de rappeler qu'il a puisé l'un des concepts fondateurs de sa doctrine dans *Œdipe roi* de Sophocle. Il a également inauguré le transfert méthodologique de la psychanalyse dans la littérature, en soumettant à une lecture psychanalytique plusieurs œuvres littéraires, entre autres *Gradiva* de Jensen³, *Le Roi Lear* et *Le Marchand de Venise* de Shakespeare⁴ ou *L'Homme au sable* d'E.T.A. Hoffmann⁵. Il est donc tout à fait légitime d'attribuer à Freud le titre de premier critique d'obédience psychanalytique, d'autant plus qu'il a également consacré à la littérature une étude théorique, à savoir un petit essai *Der Dichter und das Phantasieren* (1908), traduit en français sous le titre « La Création littéraire et le rêve éveillé »⁶. Freud y établit un parallèle devenu célèbre entre le poète et l'enfant en train de jouer, qui, tous deux, sont des créateurs de leurs propres mondes imaginaires constituant les réalisations de leurs désirs qui restent insatisfaits dans la vie réelle.

Les recherches psychanalytiques sur la littérature ont été poursuivies dans plusieurs pays européens. En France, les travaux de ce genre commencent à paraître assez tardivement. Il convient de rappeler que la réception de la

² S. Kofman, *L'Enfance de l'art. Une interprétation de l'esthétique freudienne*, Paris, Payot, 1970, p. 96.

³ S. Freud, *Délire et rêves dans la « Gradiva » de Jensen* [1907], (première publication en français : 1931), trad. de l'allemand par M. Bonaparte, Paris, Gallimard, 1949.

⁴ S. Freud, « Le Thème des trois coffrets » [1913], *Essais de psychanalyse appliquée*, (première publication en français : 1933), trad. de l'allemand par M. Bonaparte et E. Marty, Paris, Gallimard, 1982, pp. 87-103.

⁵ S. Freud, « L'inquiétante étrangeté » [1919], *Essais de psychanalyse appliquée, op. cit.*, pp. 163-210.

⁶ S. Freud, « La Création littéraire et le rêve éveillé » [1908], *Essais de psychanalyse appliquée, op. cit.*, pp. 69-81.

psychanalyse en France est marquée par deux décennies de retard et par une hostilité particulièrement vive. La prédilection toute cartésienne pour la logique et la limpidité intellectuelle, la méfiance envers la syntaxe allemande compliquée, assimilée au style hermétique des traités des philosophes d'outre-Rhin du XIX^e siècle, la mentalité bourgeoise française de l'époque et le diktat de l'Église catholique éliminant la sexualité de tout discours – scientifique ou autre, l'ignorance quasi-générale de la langue allemande en France au début du XX^e siècle, l'ambiance germanophobe à l'aube de la Première Guerre mondiale enracinée dans le souvenir toujours vif de la défaite de Sedan, enfin l'antisémitisme présent partout en Europe – ces nombreux facteurs contribuent à expliquer pourquoi la psychanalyse se heurtait, dans la France de l'entre-deux-guerres, à un refus catégorique et passait pour une discipline pseudoscientifique, voire charlatanesque et, de surcroît, scandaleuse, car assimilée au prétendu pansexualisme freudien. Les milieux ecclésiastiques, médicaux et universitaires français étaient unanimes dans leur ostracisme à l'égard de Freud. Pendant longtemps, la France est demeurée à l'écart des pays où des associations et des revues psychanalytiques voyaient le jour, où des congrès et des colloques consacrés à la psychanalyse avaient lieu et où les travaux de Freud étaient traduits. Il faut souligner que, avant 1914, hormis quelques articles mentionnant le freudisme, dispersés dans des revues médicales, la théorie freudienne était pratiquement inconnue en France. Ainsi, à cette époque, il ne peut être question de l'influence de la psychanalyse en France – non seulement sur la critique, mais sur quelque domaine de la pensée que ce soit.

Les dates limitant la période sur laquelle nous nous penchons dans le présent travail sont significatives à double titre : elles marquent un tournant aussi bien dans l'histoire de la réception de la psychanalyse en France que dans l'histoire de l'Europe. En 1914, éclate la Première Guerre mondiale et, parallèlement, paraît le premier ouvrage français traitant directement de la doctrine freudienne, à savoir *La Psychoanalyse des névroses et des psychoses*⁷ d'Emmanuel Régis et d'Angelo Hesnard. L'année 1939, qui marque l'éclatement de la Deuxième Guerre mondiale et, en même temps, est l'année de la mort de Freud, clôt naturellement la première phase de l'influence exercée par la psychanalyse du vivant du maître, aussi bien en France que dans d'autres pays.

En évoquant la question de l'impact de la théorie freudienne sur le domaine littéraire, il est nécessaire de préciser qu'il s'agit d'une double influence. Si la psychanalyse pénètre dans le discours critique, parallèlement, elle féconde également la création littéraire. Il suffit de rappeler que les grands mouvements

⁷ E. Régis, A. Hesnard, *La Psychoanalyse des névroses et des psychoses. Ses applications médicales et extra-médicales*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1914.

avant-gardistes, notamment le dadaïsme et le surréalisme, sont nés d'une inspiration psychanalytique revendiquée par leurs fondateurs eux-mêmes. Il faut ajouter que les œuvres des grands romanciers français de l'époque sont marquées, elles aussi, de l'empreinte freudienne : nous la retrouvons dans *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust et dans *Les Faux-Monnayeurs* d'André Gide. Enfin, il existe des œuvres littéraires en France de l'entre-deux-guerres dont la genèse psychanalytique est plus que manifeste : c'est le cas des pièces d'Henri-René Lenormand qui, dans sa création théâtrale, tente de traduire littéralement les thèses de Freud. La problématique de l'influence de la psychanalyse sur la littérature française est aussi complexe que passionnante. Néanmoins, nous tenons à souligner qu'elle ne constitue pas le sujet du présent travail, consacré uniquement à l'impact de la théorie freudienne sur la critique littéraire dans les années 1914-1939, et qu'elle n'y apparaîtra qu'épisodiquement, en marge des considérations principales.

Il faut remarquer que, dans les travaux portant sur l'histoire de la critique littéraire, la place réservée à cette toute première période de la critique psychanalytique française est pratiquement inexistante. Il n'est pas rare que les auteurs s'interrogeant sur la présence de la théorie freudienne dans le discours critique en France commencent par rappeler les travaux fondateurs de Freud pour passer directement à la psychocritique de Charles Mauron. Or, le premier ouvrage important de cet auteur, *Mallarmé l'Obscur*⁸, paraît en 1941, tandis que sa théorie n'est pleinement exposée que dans son livre célèbre *Des Métaphores obsédantes au mythe personnel*⁹, publié en 1963. Il est patent que quelques maillons importants manquent dans cette chaîne chronologique. Même si, en France, la psychanalyse se frayait le chemin avec beaucoup de difficultés, elle n'est pas restée sans écho durant la première période considérée. S'il existe peu de traces de la présence de la théorie freudienne en France avant 1939, tant dans la critique que dans d'autres domaines, c'est que non seulement elle était effectivement peu considérable, mais aussi que le début de l'histoire de la psychanalyse en France est éclipsé par son rayonnement spectaculaire dans les années soixante et soixante-dix, dû à la personnalité charismatique de Jacques Lacan qui a également beaucoup influencé la critique.

Pourtant, dans l'« Introduction » à son fameux ouvrage psychocritique, Charles Mauron lui-même reconnaît avoir eu des prédécesseurs qui, tout comme lui, quoique de manière différente, ont tenté d'appliquer la théorie freudienne à l'analyse de l'œuvre littéraire : il cite les noms oubliés de René Laforgue et de

⁸ Ch. Mauron, *Mallarmé l'Obscur*, Paris, Denoël et Steele, 1941.

⁹ Ch. Mauron, *Des Métaphores obsédantes au mythe personnel*, Paris, Librairie José Corti, 1963.

Marie Bonaparte, en redécouvrant ainsi leurs travaux précurseurs de psychanalyse littéraire : *L'Ébec de Baudelaire* (1931) et *Edgar Poe* (1933)¹⁰. Il signale également l'étude de Charles Baudouin intitulée *Psychanalyse de l'art* (1929)¹¹, sans mentionner pourtant l'ouvrage antérieur du même auteur plus directement lié à la littérature, à savoir *Le Symbole chez Verbaeren* (1924). Il ne consacre pas non plus une seule ligne au livre de Pierre Audiat *La Biographie de l'œuvre littéraire* (1924) qui constitue un signe avant-coureur de l'intérêt des critiques pour la psychanalyse. De plus, bien que Mauron compare la psychocritique à la critique thématique – dont la naissance est également liée à la théorie freudienne – et cite les représentants principaux de cette dernière, il n'évoque pas les livres importants de Marcel Raymond et d'Albert Béguin, à savoir *De Baudelaire au surréalisme* (1933) et *L'Âme romantique et le rêve* (1937) dans lesquels les thématiciens eux-mêmes ont reconnu la pierre angulaire de leur obédience critique. Mauron a pourtant le mérite d'attirer l'attention sur la pensée critique de Gaston Bachelard, bien qu'il lui objecte un manque de rigueur scientifique. Il est également méritoire de sa part d'avoir signalé dans une note en bas de page l'article d'Albert Thibaudet « Psychanalyse et critique », publié dans *La Nouvelle Revue Française* en 1921¹², auquel revient le titre de premier texte critique à mettre en évidence le potentiel de la psychanalyse dans le champ littéraire.

Depuis Mauron, la connaissance de cette première période de la critique psychanalytique en France s'est approfondie grâce aux études ponctuelles consacrées à des auteurs concrets et à des aspects choisis, ce qui ne se reflète pourtant pas dans les synthèses qui portent soit sur l'histoire de la littérature française, soit sur l'évolution de la critique. Dans les manuels d'histoire littéraire, en général on passe pratiquement sous silence les moments inauguraux de la psychanalyse littéraire et, dans les ouvrages qui traitent de l'histoire de la recherche, la présentation de ce courant reste décidément fragmentaire et incomplète, la primauté étant donnée à la période de l'après-guerre. Les premiers textes critiques adoptant la perspective psychanalytique y bénéficient au moins d'une brève mention. Il en est ainsi dans les ouvrages de référence, tels que : *La critique littéraire* (1955) de Jean-Claude Carloni et Jean-C. Filloux, *La Critique littéraire en France* (1960) de Pierre Moreau, *La Critique* (1964) de Roger Fayolle, *La Critique littéraire* (1977) de Pierre Brunel, Daniel Madelénat, Jean-Michel Gliksohn et Daniel Couty, *La Critique littéraire au XX^e siècle* (1987) de Jean-Ives Tadié, *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire* (1990) sous la direction de Daniel Bergez, *La Critique* (1994) d'Anne

¹⁰ *Ibid.*, p. 18.

¹¹ *Ibid.*, p. 16.

¹² *Ibid.*, p. 17, note n° 6.

Maurel ou encore *Critique et théorie littéraires en France (1800-2000)* (2005) de Jean-Louis Cabanès et de Guy Larroux. Il convient de signaler le travail *Psychoanalyse et critique littéraire* (1973) d'Anne Clancier, psychanalyste réputée qui s'intéressait de près à la littérature, qui a l'ambition de retracer toute l'histoire de l'influence de la théorie freudienne sur la recherche littéraire en France, mais qui réserve, elle aussi, une place modeste à la première période du tranfert méthodologique en question.

Dans l'ensemble, toutes ces contributions sont précieuses, néanmoins, on manque toujours d'un tableau complet de cette période inaugurale de la critique psychanalytique française, si importante pour comprendre ses développements ultérieurs. C'est de cette constatation qu'est né notre projet : nous nous proposons précisément de combler cette lacune flagrante dans l'histoire de la psychoanalyse littéraire française, en systématisant les informations dispersées dans différentes sources et en tirant de l'oubli quelques textes importants méconnus. Nous avons décidé de présenter et d'analyser en détail les ouvrages tombés dans l'oubli, notamment les livres de Pierre Audiat, de Charles Baudouin, de René Laforque et de Marie Bonaparte, ainsi que l'étude pratiquement inconnue de Jean Frois-Wittmann intitulée « Les Considérations psychanalytiques sur l'art moderne » (1929). En ce qui concerne les livres plus notoires d'Albert Béguin, de Marcel Raymond et de Gaston Bachelard, parus au cours de la période qui nous intéresse, nous les examinons en fonction de leur rapport avec la psychoanalyse qui, nous semble-t-il, n'est pas assez mis en relief dans la plupart des travaux consacrés à l'histoire de la critique.

Pour montrer l'évolution de la critique psychanalytique dans les années 1914-1939 – des premières tentatives malhabiles d'implanter directement la méthode freudienne dans le discours sur la littérature jusqu'aux approches critiques originales adoptant les concepts et le vocabulaire psychanalytiques –, nous respectons l'ordre chronologique de la publication des textes critiques que nous soumettons à l'analyse, tout en tâchant de les grouper autour des problèmes essentiels que suscite cette période inaugurale de son histoire. Cela explique et justifie la composition en quatre chapitres dont chacun comporte deux ou trois parties. Dans le premier chapitre, intitulé « Premières infiltrations de la théorie freudienne dans la critique littéraire », nous présentons les principaux articles parus dans *La NRF* et dans *Le Disque vert* au début des années vingt, dont les auteurs, en véritables précurseurs, s'interrogent déjà sur les nouvelles possibilités que la psychoanalyse offre à la critique. Le second chapitre « Traduire la vie intérieure du créateur » est consacré aux études pionnières de Pierre Audiat et de Jean Frois-Wittmann qui, tous deux, appréhendent la psychoanalyse comme un outil interprétatif innovateur, jetant une lumière nouvelle aussi bien sur les œuvres littéraires classiques que sur les mouvements avant-gardistes. Dans le troisième chapitre « Le Triomphe de la psychobiographie », nous exposons

l'approche psychobiographique de la littérature, fondée sur l'étude psychanalytique de la vie et de l'œuvre de l'écrivain, en l'illustrant par l'analyse des travaux de Charles Baudouin, de René Laforgue et de Marie Bonaparte. Enfin, dans le dernier chapitre « L'Âge de la maturité », nous soumettons à l'examen les nouvelles propositions méthodologiques de Marcel Raymond, d'Albert Béguin et de Gaston Bachelard, nées toutes dans les années trente d'inspiration freudienne plus ou moins prononcée qui, loin d'être synonyme d'adoption rigoureuse de la méthode freudienne, se résume dans leur cas à des emprunts conceptuels et terminologiques. À la fin de cette étude, le lecteur trouvera une bibliographie incluant avant tout les publications ayant trait à la psychanalyse littéraire et à l'histoire de la critique.

CHAPITRE I

Premières infiltrations de la théorie freudienne dans la critique littéraire

Introduction

C'est à deux prestigieuses revues littéraires – à la *NRF* et au *Disque vert* – que revient le mérite d'avoir lancé en France le débat sur la théorie de Sigmund Freud. Au point de vue de la réception générale de la psychanalyse, il est même légitime d'affirmer l'antériorité de l'intérêt que lui ont porté les milieux littéraires par rapport à l'attention prêtée par les médecins spécialistes des maladies mentales. Les critiques groupés autour de ces périodiques ouverts aux nouveautés artistiques et scientifiques ont immédiatement perçu le parti que la critique littéraire pouvait tirer de la doctrine freudienne.

Avec perspicacité, ils ont compris que la psychanalyse frayait un chemin nouveau à la connaissance. Ils ont adopté avant tout le concept d'inconscient défini et codifié par Freud. Ce concept révolutionnaire qui constitue le noyau dur de la psychanalyse jetait une lumière nouvelle sur le psychisme humain et permettait de ce fait d'éclaircir la création littéraire d'une manière qui échappait à la critique traditionnelle forgée tout au long du XIX^e siècle. Il faut souligner que les critiques publiant dans la *NRF* et *Le Disque vert* entrevoyaient l'utilité de la psychanalyse dans la recherche littéraire dès le début des années vingt du XX^e siècle, à une époque où la plupart des médecins et des psychologues mettaient en doute la validité scientifique de cette théorie.

Dans les colonnes de la *NRF* et du *Disque vert*, nous trouvons aussi bien des études qui exposent les thèses principales de Freud de manière synthétique et accessible, que des articles rendant compte de l'actualité des salons et des scènes parisiens envahis par l'engouement soudain pour la psychanalyse. Toutefois, ce qui est réellement important du point de vue de l'histoire de la critique

psychanalytique, réside dans le fait que les auteurs collaborant à ces revues se sont référés aux concepts freudiens et ont puisé dans la nouvelle terminologie afin d'interpréter les œuvres littéraires. En véritable précurseur, Albert Thibaudet affirme dans son article « Psychanalyse et critique » (1921) que la psychanalyse peut contribuer largement à expliquer la genèse souvent énigmatique des œuvres littéraires. Dans leurs notes de lecture, les critiques écrivant pour la *NRF*, Jacques Rivière en tête, ont déjà recours aux termes psychanalytiques, tels que rêve, libido ou ambivalence des sentiments. Quant aux auteurs participant au numéro thématique du *Disque vert* consacré au freudisme, ils développent des considérations théoriques sur l'impact de la doctrine freudienne sur la littérature et sur les nouvelles voies qu'elle ouvre à la critique, en s'interrogeant avant tout sur les modalités de l'infiltration de la psychanalyse dans la création littéraire, les genres et les phénomènes littéraires particulièrement prédestinés à l'interprétation psychanalytique.

1. Entre le premier aperçu et la mise en valeur des grandes thèses de la psychanalyse

La Nouvelle Revue Française, créée en 1909 sous l'impulsion d'André Gide, Jean Schlumberger, Jacques Copeau et Henri Ghéon dans le but de renouveler la littérature, a vite éclipsé d'autres périodiques littéraires de l'époque, tels que la *Revue des Deux Mondes* ou la *Revue européenne*, en devenant une véritable institution, prestigieuse et influente à la fois, voire « une instance consacrate »¹. La *NRF* a attiré les meilleurs critiques de cette période, parmi lesquels il faut citer Albert Thibaudet, Jacques Rivière, Ramon Fernandez, André Suarès, Marcel Arland et Alain. Les commentateurs de l'actualité littéraire groupés autour du périodique, tout en revendiquant un certain classicisme défini avant tout en opposition au romantisme décrié pour son égotisme et pour ses épanchements lyriques, faisaient preuve de curiosité et d'ouverture d'esprit, à l'égard des nouveaux phénomènes littéraires fleurissant dans les premières décennies du XX^e siècle. Les pages de la revue ont accueilli, entre autres, Proust, Breton, Artaud, Malraux ou encore Sartre. Fabrice Thumerel insiste sur ce désir émanant de la *NRF* de présenter aux lecteurs tout auteur digne d'intérêt, quel que soit son horizon intellectuel ou son *credo* esthétique : « [...] elle s'ouvre à tous les écrivains originaux, s'intéresse à Freud comme aux romanciers américains, tout en défendant les valeurs classiques »².

¹ J.-L. Cabanès, G. Larroux, *Critique et théorie littéraires en France (1800-2000)*, Paris, Belin, « Belin Sup-Lettres », 2005, p. 179.

² F. Thumerel, *La critique littéraire*, Paris, Armand Colin, coll. « Coursus », série « Lettres », 2000, p. 82.

La psychanalyse, quoique difficilement conciliable avec le classicisme prôné par la rédaction, ne serait-ce que par la genèse romantique de l'inconscient, a captivé quand même les critiques et les romanciers groupés autour de la *NRF*, en leur ouvrant des perspectives prometteuses de pénétrer les profondeurs de l'âme humaine, insondables jusqu'à l'invention freudienne et tentantes pour tout écrivain. Jean-Louis Cabanès et Guy Larroux insistent sur la recherche, par le groupe de la *NRF*, de méthodes permettant de faire un portrait psychologique approfondi et véridique :

Le classicisme *NRF*, en rupture avec le romantisme, mais aussi avec les chambres closes du symbolisme et du décadentisme, se proposait d'explorer le fond ténébreux de l'homme en créant une forme qui soit à la fois l'instrument de cette exploration et le médium expressif des découvertes réalisées³.

Au début des années vingt, les critiques et les écrivains liés à la *NRF* faisaient partie d'un petit groupe d'hommes de lettres qui, après quelques spécialistes psychologues ou psychiatres, étaient les premiers en France à entendre parler de psychanalyse⁴. Ils avaient accès à la théorie freudienne, pour ainsi dire, de première main grâce à Eugénie Sokolnicka qui est arrivée à Paris en 1921. Freud lui-même l'a adoubée, en en faisant son émissaire légitime sur le sol français, tellement hostile à sa doctrine. Cette Polonaise d'origine juive a étudié à Varsovie, à Paris, à Zurich et à Munich, a fréquenté les cours de Janet et de Ferenczi et a été analysée par Jung et ensuite par Freud lui-même. Il serait donc difficile d'imaginer une source du savoir psychanalytique plus crédible que cette disciple surdiplômée du Viennois. Sokolnicka a pénétré dans le milieu de la *NRF* grâce à Paul Bourget qui l'y avait introduite. Dès lors, les écrivains et les critiques de l'écurie Gallimard se rassemblaient autour de cette personnalité charismatique pour approfondir leurs connaissances en psychanalyse. Elle recevait chez elle, rue de l'Abbé-Grégoire, chaque semaine, le « Club des refoulés ». André Gide, Jacques Rivière, Roger Martin du Gard, Gaston Gallimard et Jean Schlumberger étaient tous membres de ce cénacle et ils appelaient Eugénie « la Doctoresse »⁵.

³ J.-L. Cabanès, G. Larroux, *op. cit.*, p. 184.

⁴ Il faut rappeler que, parallèlement au groupe *NRF*, les surréalistes ont découvert la psychanalyse. André Breton, déjà en octobre 1921, est allé à Vienne pour rendre hommage au « plus grand psychologue du temps », comme il appelait Freud à l'époque. (Cf. A. de Mijolla, « La Psychanalyse en France », *Histoire de la psychanalyse*, dirigé par R. Jaccard, t. II, Paris, Hachette, 1982, p. 19). Cette rencontre s'est avérée une énorme déception, car le fondateur de la psychanalyse que les surréalistes avaient désigné pour leur patron, n'a pas caché sa distance envers Breton et ses adeptes et il a avoué ouvertement qu'il ne comprenait pas leur art. (Cf. S. Freud, *Correspondance 1873-1939*, Paris, Gallimard, 1967, p. 490).

⁵ Y. Diener, É. Roudinesco, *La psychanalyse en France*, Paris, adpf, 2002, fiche 4.5.

C'est surtout André Gide qui a succombé à cette mode irrésistible pour un écrivain, consistant à se mettre à l'écoute de son propre inconscient : il a décidé d'entreprendre une analyse avec Sokolnicka. Finalement, la méthode révolutionnaire de « cure par la parole » n'a pas convaincu l'écrivain, car il a renoncé à l'analyse peu après l'avoir commencée – dès la sixième séance⁶. Malgré son désenchantement personnel, Gide n'a pas délaissé l'activité de propagateur de la pensée freudienne. Il a donné son appui au projet de publication des travaux de Freud chez Gallimard et il a largement contribué à la parution, en 1923, des *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*⁷ dans la traduction de Blanche Reverchon-Jouve, ouvrage qui a inauguré à la NRF la collection intitulée « Les Documents bleus ».

Si la psychanalyse a trouvé des adeptes parmi les hommes de lettres liés à la célèbre revue, ce n'est pas à eux qu'elle doit son succès tardif, mais retentissant. Parallèlement, elle a su s'introduire également sur les scènes théâtrales francophones, ce qui a largement contribué à sa vulgarisation. *Le Mangeur de rêves*⁸ de Henri-René Lenormand, joué tout d'abord à Genève, fait fureur sur les scènes parisiennes en hiver 1921 : c'est le grand événement de la saison. S'inspirant des théories freudiennes en vogue, en en faisant même le noyau de son intrigue, le dramaturge y fait du duo psychanalytique analysant-analyste ses deux héros principaux – la trame se résume à l'histoire tragique de l'amour entre un psychanalyste et sa patiente névrosée. Dès lors, le succès sur les planches se traduit immédiatement par un triomphe dans les salons parisiens. Les habitués de ces derniers non seulement en font leur sujet de conversation favori, mais commencent également à se précipiter sur les divans pour participer aux sessions psychanalytiques.

L'ampleur du phénomène ne pouvait rester inaperçu des critiques de la NRF, attentifs à toute nouveauté. Il ne fallait pas attendre longtemps pour qu'un compte rendu assez sarcastique de cet engouement subit pour le freudisme paraisse dans les pages de la revue. Jules Romains (1885-1972), dans son article intitulé « Aperçu de la psychanalyse », souligne à plusieurs reprises combien la fascination soudaine pour la pensée freudienne était superficielle et prétentieuse. La description humoristique ouvrant son texte en dit long sur ce triomphe salonnier caricatural de la psychanalyse réduite à une mode de saison :

⁶ Rappelons que toute cette expérience décevante n'est pas restée sans résonance dans l'œuvre de Gide. Trois ans plus tard, en 1925, il a immortalisé son analyste dans son roman *Les Faux-Monnayeurs* sous le nom très semblable phonétiquement à son nom original, notamment Madame Sophroniska en tant que psychanalyste ayant entrepris la cure du petit Boris.

⁷ S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité* [1905], traduit par B. Reverchon-Jouve, Paris, Éditions Gallimard, 1962.

⁸ H.-R. Lenormand, *Théâtre complet, t. II : Le Simoun, Le Mangeur de rêves*, Paris, Les Éditions G. Crès et Cie, 1921-1922.

Cet hiver-ci sera, je le crains, la saison Freud. Les « tendances refoulées » commencent à faire, dans les salons, quelque bruit. Les dames content leur dernier rêve, en caressant l'espoir qu'un interprète audacieux y va découvrir toutes sortes d'abominations. Un auteur dramatique dont je tairai le nom a déjà – voyant poindre la vogue – trouvé le temps d'écrire et de faire refuser par plusieurs directeurs une ou deux pièces nettement freudiennes. Je lui conseille de les corser un peu et de les offrir d'urgence au Grand-Guignol. Enfin les revues spéciales, après avoir pendant vingt-cinq ans omis de constater l'existence de Freud, se donnent le ridicule de le découvrir, de discuter hâtivement ses thèses ou, ce qui est plus touchant, de les admettre comme la chose la plus naturelle du monde⁹.

Cet article, datant de janvier 1922, portraiture donc vraiment sur le vif l'ambiance des salons parisiens de l'époque, constituant un reportage pittoresque. Si Romains constate que la psychanalyse est devenue un nouveau mot d'ordre des élites intellectuelles et des snobs, c'est avant tout pour déplorer la superficialité de cette mode et pour persifler le retard avec lequel elle est arrivée en France. Il raille également l'œuvre dramatique de Lenormand – sans citer son nom, il est vrai, mais en caractérisant ses pièces de telle manière qu'il puisse être tout de suite identifié – à qui il refuse tout talent littéraire et en qui il ne voit qu'un habile calculateur qui veut s'assurer un succès facile en s'emparant d'un sujet à la mode.

Force est de constater que différents critiques de la *NRF* étaient unanimes à discréditer la production théâtrale de Lenormand. Le reproche récurrent tient à la littéralité, voire au caractère scolaire de ses pièces qui constitueraient une transposition littéraire trop directe des thèses freudiennes. Les critiques écrivant pour la revue partagent l'opinion que si l'influence de la psychanalyse sur la littérature est inévitable, voire souhaitable, elle devrait être plus fine et moins évidente que les œuvres de Lenormand qui inscrivent la doctrine freudienne simplifiée dans le schéma banal du mélodrame. Ainsi, en 1924, Gabriel Marcel commente la pièce *L'Homme et ses fantômes* sur un ton résolument péjoratif quoiqu'il reconnaisse qu'elle est plus nuancée que les premières œuvres du dramaturge qui s'apparentaient à un manuel de psychanalyse adopté pour le théâtre :

[...] la lecture de Freud n'a sûrement pas été pour Lenormand une aubaine, elle ne lui a pas simplement ouvert un champ à exploiter : elle a éveillé en lui un écho profond et qui n'est sans doute pas près de s'apaiser. La littéralité excessive avec laquelle il *applique* les thèses freudiennes me touche et me rassure, j'y vois pour ma part un gage de sincérité. *L'Homme et ses fantômes* marque d'ailleurs à cet égard un progrès indéniable par rapport au *Mangeur de rêves* dont certaines scènes semblaient inscrites en marge de telle page déterminée de l'*Introduction à la psychanalyse*¹⁰.

⁹ J. Romains, « Aperçu de la psychanalyse », *La Nouvelle Revue Française*, n° 100, 1922, p. 5.

¹⁰ G. Marcel, « *L'Homme et ses fantômes* de H.-R. Lenormand, au Théâtre de l'Odéon », *La Nouvelle Revue Française*, n° 130, 1924, p. 123. C'est Marcel qui souligne.

Pour revenir à l'article de Romains, il faut constater qu'après un prélude ironique et plein d'allusions incisives à l'actualité parisienne, Romains délaisse sa veine de reporter observateur pour son esprit de synthèse et la volonté d'élucider la véritable valeur de l'invention freudienne. Il se propose de clarifier ce qu'il faut comprendre au juste sous le terme de psychanalyse, employé souvent à tort et à travers. Il attire notamment l'attention du public sur le fait que cette notion englobe plusieurs sens différents, sans doute dans le souci de distinguer la théorie de la thérapeutique ou encore de la méthode d'investigation :

En fait, le mot de psychanalyse se trouve aujourd'hui recouvrir quatre choses solidaires, mais distinctes : une méthode d'investigation propre à déceler le contenu de l'esprit ; une théorie étiologique des névroses ; une thérapeutique des névroses ; enfin une théorie psychologique générale¹¹ .

En abordant le problème de l'influence de la psychanalyse sur la critique littéraire, nous ne pouvons pas éluder la question de savoir qui parmi les critiques français a été le précurseur de l'adoption de la théorie freudienne par la critique littéraire. Ce titre de pionnier revient à Albert Thibaudet (1874-1936), adepte de Bergson et collaborateur de la *NRF* de 1911 à sa mort, qui, en avril 1921, a publié dans ce périodique un article au titre éloquent : « Psychanalyse et critique ». Effectivement, si Romains s'est proposé de faire un résumé de la théorie freudienne et de signaler la curiosité de la psychanalyse exprimée par le grand public, se contentant ainsi de décrire et de rapporter, Thibaudet a dépassé, dans son article, le niveau du compte rendu pour déboucher sur les développements possibles de la nouvelle – ou plutôt récemment découverte – théorie si prometteuse dans la recherche littéraire. Nous devons à Thibaudet, auteur fécond, la célèbre classification tripartite de la critique littéraire en critique parlée, professionnelle et celle exercée par les artistes, qu'il a exposée dans son ouvrage *Physiologie de la critique* (1930). Il a également rédigé plusieurs monographies importantes sur de grands écrivains, notamment sur Mallarmé, Flaubert et Amiel¹², dans lesquelles, selon Jean-Louis Cabanès et Guy Larroux, il a fait preuve d'« une intelligence critique particulièrement habile à analyser la psychologie des styles et à donner une vertu heuristique aux thèmes dominants de la pensée de Bergson : la durée, l'élan créateur »¹³. Henryk Chudak insiste, lui aussi, sur le bergsonisme dont est imprégnée l'œuvre critique de Thibaudet et dont plusieurs caractéristiques ne sont pas sans rappeler les concepts freudiens. D'après le chercheur, cette parenté entre les deux théories n'a pu que susciter l'intérêt du critique pour la psychanalyse :

¹¹ J. Romains, *op. cit.*, p. 7.

¹² *Mallarmé* (1912), *Gustave Flaubert* (1922), *Amiel ou la part du rêve* (1929).

¹³ J.-L. Cabanès, G. Larroux, *op. cit.*, p. 233.

Curieusement le signal est donné par Thibaudet. En réalité, il n'y a là rien de surprenant car la conception bergsonienne du moi profond et de la durée qui conserve les contenus psychiques latents, ainsi que la notion de mémoire involontaire, s'accordent fort bien avec le principe de l'inconscient¹⁴.

Certes, le critique, comme beaucoup d'autres commentateurs français de la psychanalyse, refuse de voir en Freud un véritable innovateur et de considérer sa théorie comme entièrement originale, en ne lui attribuant que le mérite d'avoir codifié les connaissances jusqu'alors éparses sur l'inconscient ; le fragment suivant de son article, non dépourvu d'ironie, est révélateur à cet égard :

Et je sais bien que ces théories nous paraîtront en France moins neuves qu'elles ne semblent ailleurs, et que Freud nous semblera parfois avoir simplement nommé de certains vocables nouveaux et prestigieux des faits d'observation que l'analyse psychologique nous avait révélés depuis longtemps, comme les médecins qui croient avoir fait avancer la science du mal de tête en le nommant céphalgie¹⁵.

Thibaudet déplore néanmoins que la pensée freudienne, profondément ancrée dans le discours scientifique dans presque toute l'Europe depuis deux décennies, n'ait toujours pas réussi à convaincre les milieux médicaux et psychologiques français. Si le critique insiste sur cette réception tardive, c'est aussi, semble-t-il, pour expliquer l'absence de travaux critiques français inspirés par la psychanalyse, à l'heure où des ouvrages de ce genre se multiplient dans les pays ouverts au freudisme. Le préambule de son article rend compte de ce retard flagrant et laisse entendre que les sciences humaines en France, y compris la critique littéraire, devraient vaincre finalement leur hostilité irrationnelle envers la psychanalyse pour s'enrichir de l'apport freudien inspirateur :

On sait quelle influence considérable exercent aujourd'hui hors de France les théories psychologiques et les moyens de thérapeutique morale que Siegmund Freud a formulés sous le nom de psychanalyse. Je dis « hors de France », car des étrangers et Freud lui-même ont manifesté plusieurs fois un étonnement un peu attristé en voyant que non seulement notre public instruit, mais même, ce qui est plus grave, nos psychologues paraissent les ignorer à peu près¹⁶.

Thibaudet attire l'attention sur les avancées intéressantes que la théorie freudienne offre à de nombreuses autres disciplines, outre celles dans lesquelles son utilité semble évidente, à savoir la psychologie et la médecine. Il n'est pas surprenant que le critique se focalise sur la possibilité d'appliquer des outils

¹⁴ H. Chudak, « La réflexion métacritique dans l'entre-deux-guerres », *Perspectives historiques et métacritiques sur la critique littéraire du XX^e siècle*, sous la dir. de H. Chudak, Warszawa, Uniwersytet Warszawski, 2002, p. 96.

¹⁵ A. Thibaudet, « Psychanalyse et critique », *La Nouvelle Revue Française*, n^o 91, 1921, pp. 469-470.

¹⁶ *Ibid.*, p. 467.

psychanalytiques, c'est-à-dire des notions et des concepts créés ou définis par Freud – à l'analyse et à l'interprétation de poèmes, de romans et de pièces, possibilité déjà concrétisée, d'ailleurs, par Freud lui-même et par certains de ses adeptes qui n'ont pas tardé à proposer une lecture psychanalytique de l'œuvre de plusieurs écrivains célèbres. Thibaudet, au fait de ces tentatives de psychanalyser la littérature – plus ou moins heureuses, mais indubitablement originales à l'époque – les commente de la manière suivante :

[...] Freud et ses disciples ont pensé que la psychanalyse jetait une très neuve lumière sur la genèse des œuvres littéraires, ils ont essayé, parfois avec ingéniosité et parfois avec une bien lourde fantaisie, de l'appliquer à l'histoire intérieure des artistes et des écrivains¹⁷.

Aussi, en critique perspicace, Thibaudet saisit-il infailliblement que la plus grande valeur de la psychanalyse transposée dans le domaine littéraire consiste dans sa capacité à éclaircir les motifs qui ont poussé l'écrivain à concevoir son œuvre. La théorie freudienne permettrait donc d'expliquer ce phénomène complexe qu'est la genèse de l'œuvre littéraire, échappant si souvent aux approches traditionnelles. Dans son article, le critique analyse en détail deux ouvrages suisses – de tels travaux n'existant pas encore en France à l'époque – dont les auteurs ont adopté la perspective freudienne dans le but d'interpréter les œuvres littéraires, à savoir la préface de Pierre Kohler à *Adolphe* de Benjamin Constant et le livre de Jules Vodoz intitulé *Roland, un symbole*¹⁸ et portant sur le *Mariage de Roland* de Victor Hugo. Il relève aussi bien les idées pertinentes des auteurs commentés que celles de leurs thèses qui lui paraissent mal fondées, voire ridicules. Il ne doute pas de l'utilité de la méthode psychanalytique dans les études littéraires, à condition qu'elle ne monopolise pas tout le discours critique en l'apparentant à un traité médical. En effet, selon Thibaudet, la psychanalyse ne devrait que renforcer l'approche critique traditionnelle pour permettre de pénétrer le sens le plus profond de l'œuvre. Citons la conclusion de l'auteur où, tout en avertissant des dangers de l'excès de psychanalyse dans la critique littéraire, il vante les avantages de son emploi modéré :

[...] le chemin qui nous a conduits nous montre qu'elle [la psychanalyse] mène loin à la condition d'en sortir un peu, de voir parfois en elle de nouveaux noms appliqués à de vieilles choses, de la mettre au point et à son rang parmi d'autres courants de psychologie et de critique. Il ne faut pas liquider dédaigneusement les livres qu'elle inspire en Suisse ou en Allemagne parce qu'ils nous rebutent d'abord par leur aspect d'excentricité et de lourdeur. Il nous faut comprendre que ces coups de sonde dans l'inconscient poétique ou artistique touchent en effet une matière très riche, une épaisseur de réalités intérieures où bien des découvertes sont possibles. Mais ceux qui s'y appliquent ne sauraient éliminer l'esprit de

¹⁷ *Ibid.*, p. 470.

¹⁸ J. Vodoz, *Roland, un symbole*, précédé d'une lettre de G. Duhamel, Paris, Librairie Ancienne Honoré Champion, 1920.

finesse ni l'acquis de la critique littéraire. [...] Une fusion plus étroite de l'esprit scientifique et de l'esprit littéraire qui, séparés l'un de l'autre, arrivent, en ces matières, si vite au bout de leur rouleau, est bien désirable, et c'est d'une telle union, d'une telle discipline, que dépend probablement l'avenir de ces études¹⁹.

Dans son ouvrage *Psychanalyse et critique littéraire*, Anne Clancier, tout en reconnaissant le mérite de Thibaudet d'avoir perçu les nouvelles perspectives ouvertes à la recherche littéraire par la psychanalyse, déplore en même temps qu'il se soit contenté de proclamer sa découverte, sans l'employer dans sa pratique de critique littéraire : « Le premier critique français qui fit état de la psychanalyse fut Albert Thibaudet, mais son œuvre ne paraît pas avoir été influencé par les théories de Freud »²⁰.

Bien évidemment, la présence de la psychanalyse dans la *NRF* ne se résume pas aux articles qui lui sont consacrés explicitement et qui ont pour but d'expliquer au public les enjeux de cette théorie en vogue et ses prolongements possibles dans le domaine de la littérature. Les auteurs publiant dans la *NRF* des notes de lecture sur les livres nouveaux étaient innovateurs au point de faire passer des éléments de l'optique freudienne dans leurs comptes rendus de ces œuvres récentes. Il est donc question des premiers exemples de l'influence directe de la psychanalyse sur la critique qu'Albert Thibaudet a nommée journalistique : celle qui, sans s'adonner aux considérations théoriques, se propose de présenter aux lecteurs et de juger la production littéraire contemporaine. Bien entendu, à cette époque-là, il ne s'agit, le plus souvent, que des notions de la nomenclature freudienne glissées dans les textes critiques, mais même ces manifestations superficielles du freudisme assurent aux critiques de la *NRF* le titre de pionniers déjà capables de se servir de concepts que d'autres n'avaient pas encore découverts ou approfondis.

C'est avant tout Jacques Rivière (1886-1925) – directeur de la *NRF* de 1919 à 1925 et auteur de plusieurs études et essais critiques importants dont *Roman d'aventure* (1913), *Rimbaud* (1914) ou *Reconnaissance à Dada* (1920) – qui a donné à ses textes critiques cette coloration psychanalytique à la mode. Il faut souligner que ce critique – partisan de l'approche explicative et compréhensive de la littérature ouvert à toutes les avant-gardes²¹, qu'il s'agisse des dadaïstes ou d'Artaud – était réellement fasciné par la théorie freudienne, au-delà de tout snobisme. Grâce au journal de Maria van Rysselberghe, amie et confidente d'André Gide plus connue sous le surnom de la Petite Dame, nous

¹⁹ A. Thibaudet, *op. cit.*, pp. 480-481.

²⁰ A. Clancier, *Psychanalyse et critique littéraire*, préface d'Y. Belaval, Toulouse, „Nouvelle Recherche”/PRIVAT, 1973, p. 119.

²¹ Sur la critique de Jacques Rivière voir l'article de Z. Naliwajek « Jacques Rivière critique littéraire », in : *Perspectives historiques et métacritiques sur la critique littéraire du XX^e siècle*, sous la dir. de H. Chudak, Warszawa, Uniwersytet Warszawski, 2002, pp. 115-122.

connaissions ces mots significatifs de Rivière qui prouvent à quel point la psychanalyse le passionnait :

Je note ici que Loup²² m'a dit, pour que cela ne tombe pas dans l'oubli, que peu de temps avant sa mort, Rivière (dont elle était une très proche amie) lui avait dit : « Pour l'instant, je suis très loin de Dieu ; les deux seules choses qui m'intéressent, ce sont l'amour et le freudisme »²³.

Pour le critique, le nom de Freud est associé à tout un répertoire de notions psychologiques qu'il a forgées. Il lui vient spontanément à l'esprit quand l'œuvre littéraire qu'il est en train d'analyser est marquée par un concept qui semble emprunté à la psychanalyse. Aussi, en 1922, Rivière cite-t-il le nom de l'auteur de *Die Traumdeutung* dans son compte rendu de l'œuvre de Jean Cocteau intitulée *Le Secret Professionnel* : c'est une certaine ambivalence, coexistence paradoxale des oppositions dont parle l'auteur du *Potomak* en définissant le poète, qui sonne, pour Rivière, comme une réminiscence de la lecture des textes freudiens, notamment ceux consacrés aux symboles véhiculés par les rêves :

Et si le poète est l'ange en même temps qu'il est son agresseur (souvenons-nous que dans tout symbolisme le principe d'identité cesse, d'après Freud, de jouer strictement), cela n'est pas, à certains égards, sans exactitude et sert assez bien à figurer l'espèce de constant problème où est le poète moderne de savoir s'il est seul, d'où lui vient cette matière qu'il tâche d'informer et si ce n'est pas seulement à se construire une personnalité seconde, comme un double incompréhensible et vivant, qu'il travaille à tâtons²⁴.

La présence chez Cocteau de la thématique ayant implicitement trait à la psychanalyse n'a pas pu échapper à l'attention de Rivière, « lecteur idéal » selon Claudel, d'autant plus que le critique s'intéressait à ce phénomène énigmatique qu'est le rêve depuis sa jeunesse, ce que rappelle Auguste Anglès :

Si le rêve n'a été que peu représenté dans la « haute » littérature française jusqu'aux Surréalistes, il a été étudié par les psychologues et les médecins. Rivière, étudiant en philosophie, ne devait pas ignorer ces recherches, bien qu'il soit improbable qu'il ait entendu prononcer le nom de Freud²⁵.

Nous savons que Rivière a acquis des connaissances plus approfondies en psychanalyse après avoir adhéré à la rédaction de la *NRF*. Cette découverte

²² Madame Émile « Loup » Mayrisch, maîtresse de Jacques Rivière.

²³ *Les Cahiers de la Petite Dame, Notes pour l'histoire authentique d'André Gide. 1918-1929*, préface d'A. Malraux, « Cahiers André Gide 4 », Paris, Gallimard, 1973, p. 228.

²⁴ J. Rivière, « *Le Secret Professionnel* par Jean Cocteau », *La Nouvelle Revue Française*, n° 110, 1922, p. 632.

²⁵ A. Anglès, *André Gide et le premier groupe de « La Nouvelle Revue Française »*, *La formation du groupe et les années d'apprentissage 1890-1910*, Paris, Gallimard, 1978, pp. 214-215.